

Le Studio (novembre). — *Le Centenaire de Thomas Girtin, son génie et son œuvre*, par Walter Shaw Sparrow.

Nous avons le plaisir d'annoncer que notre distingué confrère en critique d'art Henri Frantz devient le correspondant parisien du *Studio*.

Deutsche Kunst und Dekoration (nos IX et X). — Numéro entièrement consacré à *l'Art industriel Italien à l'Exposition de Turin 1902*.

YVANHOE RAMBOSSON.

CHRONIQUE DE BRUXELLES

Aux Concerts Populaires (quand les appellera-t-on Concerts Dupont, du nom de celui qui fut le véritable créateur et l'âme intelligente et ardente de cette institution ?) on entendit récemment en fait d'œuvre nouvelle l'*Ode symphonique* d'Erasma Raway, l'auteur de la *Fête romaine*, cette partition débordant de vie et de joie qui a été acclamée ici il y a deux ans et dont je vous entretins à cette époque en insistant sur les mérites et la haute personnalité du compositeur.

Autant la *Fête romaine* exultait de passion dionysiaque, autant le caractère de l'*Ode symphonique* est intime et contenu. Le grand orchestre moderne n'est pas employé ; il faut sans doute un nombreux quatuor, le rôle des cordes étant très important dans toutes les parties ; celui des bois l'est également ; mais l'auteur n'a conservé que deux cors et une trompette. Malgré la sobriété des moyens et la clarté des lignes qui rapprochent l'*Ode symphonique* des classiques, le travail de l'orchestration, la recherche même, à certains endroits, de timbres nouveaux et inattendus que l'on sent voulus, rapproche l'œuvre des productions modernes et surtout de la science et de la finesse des « jeunes » de l'Ecole française. L'importance du coloris orchestral est même une chose essentielle dans la nouvelle partition de Raway, les deux thèmes principaux, très purs et très plastiques, revenant fréquemment, en combinaison avec des rythmes subtils et variés, aux diverses voix de l'orchestre.

L'impression qui se dégage de l'audition ? Un sentiment direct et vrai, de belles idées, une grande perfection de réalisation.

Le public a écouté respectueusement, et les artistes qui se trouvaient dans la salle de la Mounaie — Vincent d'Indy était du nombre — ont suivi avec grand intérêt la nouvelle œuvre de Raway.

Puisque je vous parle de ce pur et probe artiste je vous signalerai cinq lieder qu'il a composés, sauf un, sur des vers

de Théodore de Banville et qui viennent de paraître chez les éditeurs Breitkopf et Haertel de Bruxelles et Leipzig. Ces lieder, dont le *Guide musical*, sous la plume autorisée de M. Georges Dwelshauwers, faisait un éloge sincère et raisonné, se distinguent aussi par une sorte de néo-classicisme, c'est-à-dire par la pureté et la netteté du dessin et des lignes, par la justesse de l'expression, le souci de l'accent et la richesse savante et concentrée, l'ardeur plutôt que la bravoure de l'accompagnement. Interprétés à Paris dans l'un de ces délicieux concerts qui se donnent dans une salle pas trop grande (la Bodinière par exemple) et devant un public restreint quoique compact, — ces lieders de Raway emporteraient, j'en suis convaincu, un succès intense et durable. M^{me} Raunay les chanterait à merveille.

En dehors du petit événement qui s'est produit aux Concerts-Dupont la saison musicale ne nous a rien fourni de bien intéressant, si ce n'est au théâtre de la Monnaie, la représentation de *la Fiancée de la mer* dont je vous parlai l'autre jour, et de superbes soirées consacrées à Wagner et en lesquelles, admirablement secondée par ses partenaires, l'orchestre et une mise en scène consciencieuse, M^{me} Félicia Litvinne a tenu tour à tour en parfaite cantatrice et en émouvante tragédienne lyrique les rôles d'Isolde de *Tristan*, de Brunnhilde, de la *Walkyrie* et du *Crépuscule des Dieux*.

Au même théâtre de la Monnaie dirigé avec autant de tact et d'adresse administrative que de goût, de compétence et d'initiative artistique par MM. Guidé et Kufferath, a eu lieu une excellente reprise de *Carmen*, avec une interprétation soignée, stylée et ordonnée comme elle ne le fut jamais, avec des décors, des costumes et des mouvements de figuration nouveaux qui donnent vraiment l'illusion de cette Espagne si bien vue par Prosper Mérimée.

Beaucoup d'expositions ; je dirai presque trop d'expositions. Au Cercle Artistique elles se suivent de douze en douze jours, dans les salles du Musée Moderne, de trois en trois semaines. Au Cercle à peine un artiste a-t-il décroché ses toiles qu'un autre est déjà là pour prendre possession de la salle. Au Musée un groupe de peintres envahit la place aussitôt que la « chapelle » concurrente en est sortie. Gardes montants et gardes descendantes de nos légions de broyeurs de couleurs et de pétrisseurs de glaise, sans parler des aquarellistes, aquafortistes et photographes!

Quelle trace ou même quel souvenir toutes ces expositions

aussi fiévreuses qu'éphémères laissent-elles de leur passage ? Il y a longtemps que l'ouverture de ces salonnets ne représente plus un événement artistique ; c'est à peine si l'on peut encore considérer ces « vernissages » successifs comme de petits événements mondains. Bientôt ils ne défraieront plus que la chronique du snobisme. Ce n'est pas que du talent et même beaucoup de talent se soit dépensé par les jeunes artistes à l'occasion de ces salonnets. Ainsi, à la dernière exposition du *Sillon*, le groupe dont MM. Bastien, Wagemans, Smeers, Swyncop et Gouweloos représentent les brillants chefs de file, on remarqua plus d'une bonne toile, mais on aurait souhaité chez tous plus de cohésion et de pondération ; en général les envois ce ressentent de la préoccupation d'être prêts à date fixe. Tout ce monde travaille en vue de l'exposition. Et s'il n'y avait que celle de leurs cercles respectifs ! Mais c'est qu'il y en a partout. Chaque année un Salon dit Triennial a lieu soit à Gand, soit à Anvers, soit à Bruxelles, sans parler des expositions qui s'ouvrent dans les moindres chefs-lieux de province, sans compter les innombrables expositions de l'étranger où nos peintres sont très demandés. Rien de mieux au point de vue du marché et de la réclame, mais quel surmenage au point de vue de la production. Si l'artiste même ne s'esquinte pas, son art, toutefois, et l'Art, en général, doit fatalement se ressentir de cette course vertigineuse vers les multiples poteaux d'arrivée. Quelle prime accordée à la concurrence et à l'arrivisme ! Quelle prépondérance de l'instinct mercantile sur les nobles préoccupations d'art ! Mais il en est de même dans tous les domaines. Et les auteurs ne travaillent-ils pas aujourd'hui pour les éditeurs et les étalages du libraire comme les peintres pour le marchand et pour la cimaise aux expositions ?

Outre celle du *Sillon* qui, ainsi que je le disais, contenait d'excellentes choses et accusait, notamment, dans son ensemble, une très louable tendance à aller vers la lumière, à *s'aérer*, il y a eu, en fait d'expositions notables, celle du maître paysagiste Joseph Heymans, puis celle de M. Maurice Bleieck, un des vrais tempéraments, un des peintres bien doués qui se sont révélés depuis la génération des Laermans et des Gilsoul ; celle de M. Guillaume Van Strydonck, artiste robuste interprétant avec une autorité sympathique et une sensibilité virile les fertiles décors et les exubérants terriens de la campagne brabançonne et flamande ; celle de M. François Taelemans, un Flamand aussi, mais plus idyllique, plus con-

centré, plus recueilli en quelque sorte, demeuré dans la tradition des petits maîtres néerlandais, c'est-à-dire de ces intimistes exquis qui choient leurs intérieurs et même leurs paysages avec cette conscience et cette ferveur que les ménagères modèles de là-bas mettent à la toilette de leur personne comme de leurs foyers ; et enfin le salon annuel des aquarellistes où brillent au premier rang MM. Marcette, Delaunois, Frans Van Leemputten, Staquet, Hagemans, Cassiers, Jacob Smits, Charlet, Hannon, Carpentier, Khnopff, Isidore Verheyden, avec des étrangers de marque tels que votre compatriote Gaston La Touche, les Hollandais Mesdag et Vander Waay, l'Anglais M. Bartlett, l'Américain Robinson et de nombreux Italiens.

Je lis avec infiniment d'intérêt les médullaires études d'art de philosophie, de littérature et de linguistique que M. Remy de Gourmont publie dans le *Mercure* et ailleurs, et qu'il a déjà réunies en quatre volumes de votre collection.

Ainsi je reprenais l'autre jour les pages si justes qu'il a inscrites sous ce titre *le Paganisme éternel* (1) et dont nombre de pages me paraissent d'une application constante, d'une saisissante actualité, en ce moment où dans tous les pays de traditions et d'éducation catholiques souffle un vent d'intolérance, de vandalisme et de pudibonderie protestants. Sous prétexte d'atteindre la licence et la pornographie, ce retour offensif de la néfaste Réforme vise en réalité les arts, la littérature et toute expression de Beauté. « Il y a un art catholique, il n'y a pas d'art chrétien, constate M. Remy de Gourmont ; le christianisme évangélique (2) est essentiellement opposé à toute représentation de la beauté sensible, soit d'après le corps humain, soit d'après le reste de la nature. Saint Paul ne sait pas ce que c'est qu'un temple chrétien ; encore moins une statue chrétienne ; il n'a pas la notion qu'une chair belle puisse être un ornement ajouté à la beauté d'un cœur pur. Si un tel christianisme s'était développé, les civilisations anciennes nous seraient inconnues ; la religion de saint Paul demandait impérativement la destruction des temples qui sont devenus les basiliques italiennes, le brisement des idoles, ces statues qui ont conservé dans le monde l'idée d'un art désintéressé et purement humain ; la littérature profane eût été annihilée comme le reste ; la propagation de l'Évangile eût été la propagation de la barbarie et,

(1) Cette étude fait partie du volume intitulé *la Culture des idées*.

(2) C'est-à-dire luthérien, protestant, voire janséniste.

pour tout dire, la croix aurait été un fléau aussi affreux et aussi destructeur que le croissant ; les deux filles de la Bible auraient couvert le monde de ruines, de troupeaux et de tentes en poils de chameaux... Le premier soin des chrétiens qui voulurent ramener avec Luther et les autres réformateurs la religion à sa candeur première fut l'ionoclastie la plus furieuse. Zwingle, à Zurich, fit briser les verrières, rompre les statues, brûler les missels enluminés. En entrant dans l'église de Tous les Saints, à Wittemberg, Carlostadt cria le verset du Deutéronome : « Tu ne feras point d'images taillées ! » signal de dévastation immédiatement compris de la plèbe qui suivait le triste énergomène... Il faut voir ce que les calvinistes de Hollande ont fait de leurs cathédrales... Or chaque fois que le christianisme, par les moines ou par les révolutionnaires, voulut s'astreindre à plus de conformité avec l'enseignement apostolique, il dut rejeter tout ce qu'il y avait de païen, de beau et, par conséquent, de sensuel dans la religion romaine. »

En ce moment, la néfaste et barbare tradition protestante, ennemie de la joie, de l'art et de la vie, tend à prendre le dessus même dans les pays où le catholicisme romain épuraît et anoblissait les traditions païennes, qu'il s'était assimilée avec infiniment de tact et de sagesse. Ainsi dans notre pays nous voyons les catholiques faire docilement le jeu de ces protestants honteux. En France vous avez les Bérenger, et chez nous sévissent les Woeste. Chose piquante, en pays catholique nous risquons de subir un joug plus lourd et plus accablant qu'aux pays bel et bien inféodés, depuis la Réforme à la morale chagrine, déprimante, anti-naturelle, donc immorale par excellence, de Calvin et de Luther. La loi du protestant Heinze fut rejetée par les protestants en Allemagne et tomba sous le ridicule, sous les protestations indignées ou sarcastiques des intellectuels comme sous les moqueries du bon sens public. Ici, avec sa majorité de cléricaux, M. Woeste est en train de nous doter de lois allant à l'encontre des traditions, des mœurs, de l'esprit et du caractère de cette nation.

On a prétendu longtemps que M. Woeste était un protestant converti au catholicisme. Il s'en est défendu au Parlement, je crois, et dans les papiers publics. Dans tous les cas s'il n'a été élevé dans l'une de ces sectes maussades et abstèmes, qui ont établi à jamais le règne de l'hypocrisie et de la contrainte funeste, — parce que devant provoquer fatale-

ment de sinistres scandales et des explosions atroces — dans la « joyeuse Angleterre » de Sidney et de Shakespeare, M. Woeste appartient au puritanisme le plus farouche par toute la trempe de son esprit, par tout ce qu'il dit, par tout ce qu'il écrit, par tout ce qu'il pense. Il sue par tous les pores le cuistre, l'ennemi juré non seulement de l'art, mais de toute manifestation de franche et libre vie. Il tient de ces âmes basses de chicaneaux et de procéduriers salaces qui instruisaient autrefois dans les procès de mœurs ou de sorcellerie. Cet homme sans tempérament doit haïr les gens qui ayant bon estomac et le reste s'attablent joyeusement devant ce que M. André Gide appela si bien les *nourritures terrestres*. Le peu qu'il mangé ou boit doit se convertir chez lui en fiel et bile. Aussi un journaliste de talent l'a-t-il très spirituellement appelé l'Eminence verte ou Vert-de-gris. On se demande comment cet ergoteur retors, sans éloquence, sans style, sans initiative, a su conquérir l'ascendant qu'il exerce sur le parti catholique, ce parti qui compta autrefois parmi ses *leaders*, des hommes de véritable talent et de prestige comme les Thonissen, les d'Anethan, les Maloux, les Jacobs et les Beer-naert. Et ce n'est pas seulement un ascendant, c'est une tyrannie. Les ministres, quelque grands airs qu'ils affectent à commencer par M. de Smet de Naeyer, chef du cabinet, récemment baronnifié, sont entièrement à la dévotion de ce vétilleux sectaire dont le principal mérite consiste dans une science routinière de tous les rouages de la mécanique parlementaire. La droite danse au rythme de l'air qu'il lui siffle. Les prélats, les évêques, obtempèrent à ses simples désirs comme à des ordres. La gauche elle-même, en dehors des socialistes, est pleine de ménagements et de pusillanimité à l'égard de ce censeur hargneux.

Explique qui pourra l'influence politique de ce quidam, je ne peux que constater cette pression autoritaire qu'il fait peser de plus en plus sur l'opinion catholique qui devrait cependant être la première à rejeter loin d'elle cet être mesquin aux aspirations incompatibles avec le génie, le caractère, l'humeur et la tradition catholique. Pour peu que nos conservateurs continuent à le suivre dans toutes ses aberrations moralisatrices, ils auront bientôt converti la libre et cordiale Belgique en une contrée plus puritaine que l'Ecosse ou certains coins de l'Allemagne et de la biblique Hollande.

Les journaux de l'opposition, même les plus modérés et les plus conservateurs, ne se dissimulent pas le danger que la

puissance de M. Woeste fait courir à notre bon petit pays. Il y a quelques jours, *l'Etoile Belge* s'exprimait ainsi :

« Ce que les droitiers veulent, c'est mettre nos institutions en harmonie avec la morale chrétienne... Aujourd'hui, sous prétexte de punir les outrages aux mœurs on veut cléricaiser le Code pénal. Demain, sous prétexte d'assurer la liberté du repos dominical, on imposera le chômage. Après demain, on légifèrera contre les outrages à la religion, et ainsi de suite. »

Rien n'est plus vrai. La loi qui vient d'être votée par la Chambre après une discussion de plus de quinze jours, durant laquelle M. Woeste et ses aveugles suiveurs n'ont tenu compte d'aucun des arguments invoqués par la gauche libérale et socialiste, cette loi vise non seulement les spectacles, les chansons et en général toute « performance » un peu leste, mais va jusqu'à rendre passible d'une condamnation toute personne ayant tenu des propos indécents et assimilés à semblables propos la lecture à haute voix des passages d'un livre jugés comme obscènes par un policier, un mouchard, le premier délateur venu.

Vous voyez la manœuvre et le jeu. Sous prétexte de sévir contre la gravelure et la pornographie, c'est encore une fois l'art et la littérature que M. Woeste s'est proposé d'atteindre. Jusqu'à présent, lui et les autres pudoreux de la droite n'avaient pas réussi dans leurs attentats contre les artistes et les littérateurs ; les jurys de toutes les cours d'assises du pays, voire celui de la Flandre occidentale, ayant acquitté chaque fois les libres écrivains que l'intolérance et le vandalisme pharisien des Woeste et consorts espéraient voir condamner comme pornographes. Vous n'avez pas oublié le honteux échec que cette néfaste camarilla essuya à Bruges, lors du procès intenté aux auteurs de *l'Homme en Amour* et d'*Escal-Vigor*.

La loi actuelle permettra d'atteindre indirectement des écrivains qu'un jury honnête n'avait osé condamner. Des juges à la dévotion du gouvernement cléricale en condamnant le lecteur ou le conférencier coupable d'avoir lu à haute voix et dans un lieu public, l'une ou l'autre page jugée graveleuse, flétriront, par contre-coup, l'auteur du passage incriminé !

Voilà où nous en sommes.

Et pour dire toute ma pensée, même si l'art et la littérature n'étaient pas en cause, je m'insurgerais contre la loi qui vient d'être votée. Sans approuver l'excessive licence qui règne dans le parler du peuple, dans les chansons de rues et même

dans les discours du gros de nos compatriotes, notamment dans les conversations qu'ils ont, entre hommes, au café et au cabaret, je réproûve bien plus la façon dont nos dirigeants se flattent de réprimer cette licence. Flamands et Wallons ne se sont jamais gênés pour appeler les choses par leur nom et même, de préférence, par leur nom le plus expressif. Je ne vois point qu'il y ait eu lieu, pour cela, de légiférer, de sévir, d'inventer des délits et des crimes nouveaux. Cette intempérance verbale, allant parfois jusqu'à la grossièreté, n'implique point l'immoralité de nos natures primesautières péchant, tout au plus par trop d'exubérance. La décence, la bienséance, le beau langage, les bonnes manières, sont affaire d'éducation. Cela regarde les parents, l'école, le curé, les éducateurs en général ; il s'en faut qu'on soit un malhonnête homme pour s'être exprimé de façon malhonnête. Je trouve draconienne et monstrueusement arbitraire l'intervention du magistrat, des policiers et du gendarme. Si l'on appliquait la loi Woeste, les trois quarts des Belges seraient passibles, tous les jours et même plusieurs fois par jour, de l'amende et de la prison. Bientôt notre pays entier ne représenterait plus qu'un camp de récidivistes. Qui fera, par exemple, le compte du nombre de fois que le Gantois invoque ses génitoires pour accentuer encore l'énergie de son langage imagé ? Je dis le Gantois parce que ce tic — regrettable, j'en conviens, au point de vue de la stricte décence — est devenu proverbial. Mais les autres Flamands, et les Wallons!... C'est à peine s'ils ont la parole et le geste moins suggestifs !

Or, comme les pharisiens de la couleur de Woeste voient une indécence dans le simple fait de citer ce qu'ils appellent les « parties honteuses » du corps humain, nous nous demandons comment nos Pères la Pudeur s'y prendront pour que les limiers de justice suffisent à leur mission.

— Pareille loi tombera infailliblement sous le ridicule ! ne cessent de répéter les bonnes gens d'ici. Il n'y aura pas moyen de l'appliquer. Elle sera plus vaine et plus fallacieuse encore que la loi contre l'ivresse...

— D'accord, mais il faut voir les intentions de ceux qui lancent pareils ballons d'essai ; il faut prévoir où nous mènera peu à peu cette jolie politique réactionnaire ; et en y réfléchissant bien, les perpétuels empiètements sur la liberté individuelle auxquels se livrent nos touche-à-tout cléricaux ne paraissent plus aussi grotesques ou aussi anodins. C'est aux Belges, c'est surtout aux véritables catholiques romains à dé-

cider si la patrie des Jordaens, et des Rubens; si la terre d'Ullenspiegel, va abjurer à son tour le rire, la gaité, la libre expansion de l'esprit et de la chair, pour faire plaisir à une poignée de cafards et de huguenots.

Au xvii^e siècle, quelque abominable qu'ait été la fanatique persécution de l'orthodoxe Espagne, les Pays-Bas du Sud demeurèrent fidèles aux traditions et à la religion catholiques par méfiance de l'intolérance et de l'inquisition calvinistes qui s'étaient déjà manifestées en Hollande et que nos ancêtres devinaient sans doute mille fois plus vexatoires, plus implacables, plus tracassières et plus mesquines que le contrôle et la censure de Rome. Et, pour ne pas remonter plus loin que 1830, dans la séparation définitive des deux parties de la Flandre Espagnole d'autrefois, entrainé pour beaucoup l'aversion innée du Belge, aussi bien du Flamand que du Wallon, pour le joug de la morale et de la religion protestantes. Or, il n'y a pas à se le dissimuler, si on les laissait faire, c'est tout doucement ce régime justement abhorré que les Woeste et les faux catholiques de son bord s'imaginent nous imposer petit à petit. Aussi est-il grandement temps de rendre ces légistes de malheur aux douceurs de la vie privée.

GEORGES EEKHOUD.

LETTRES ANGLAISES

Chambers's Cyclopædia of English Literature, a new edition by David Patrick, vol. II, vi-832 p., in-4°, 10 s. 6 d., W. et R. Chambers. — Herman Charles Merivale : Bar, Stage and Platform, 304 p., cr. 8°, 6s., Chatto and Windus. — Edgar Jepson : The Sentimental Warrior, vi-373 p., cr. 8°, 6 s., Grant Richards. — Mrs. John Lane : Kitwyk, xu-319 p., cr. 8°, 6s., John Lane. — Bernard Mallet : Mallet du Pan and the French Revolution, avec portrait-frontispice, xx-368 p., cr. 8°, 12 s. 6 d., Longmans Green. — Henry Newbolt : The Sailing of the Long Ships, 71 p., cr. 8°, 2 s. 6 d., Murray. — Austin Dobson : English Men of Letters series : Samuel Richardson, 213 p., cr. 8°, 2 s., Macmillan. — Memento.

Le second volume de la nouvelle édition du magnifique ouvrage qu'est la **Chambers's Cyclopædia of English Literature** n'est pas moins excellent que le premier. Il renferme, avec quatre-vingts portraits, près de cinq cents notices sur des auteurs du xvii^e siècle. Chaque notice comprend un sommaire biographique et bibliographique, un examen critique et des extraits des œuvres les plus connues de l'auteur. Il est certaines de ces notices qui sont de véritables essais dus à la plume d'érudits et de critiques dont la compétence